

Découverte de la rivière

Après des histoires d'enfants du passé, en voici une d'un enfant d'aujourd'hui. C'est celle d'un garçon de votre âge, Pascalet, qui, un jour, connut une bien étrange aventure.

Pascalet habite la Provence. C'est le printemps. Profitant d'une absence de ses parents, il s'éloigne de sa maison. Il marche vers une mystérieuse rivière dont il lui était interdit de s'approcher...

le pollen : poussière légère produite par les fleurs, que les abeilles recueillent pour faire leur miel, ou que le vent emporte ;

les premières palombes : les jeunes pigeons nés au printemps de cette année.

sentes : petits sentiers, chemins. Pourquoi dit-on qu'ils serpentent ?

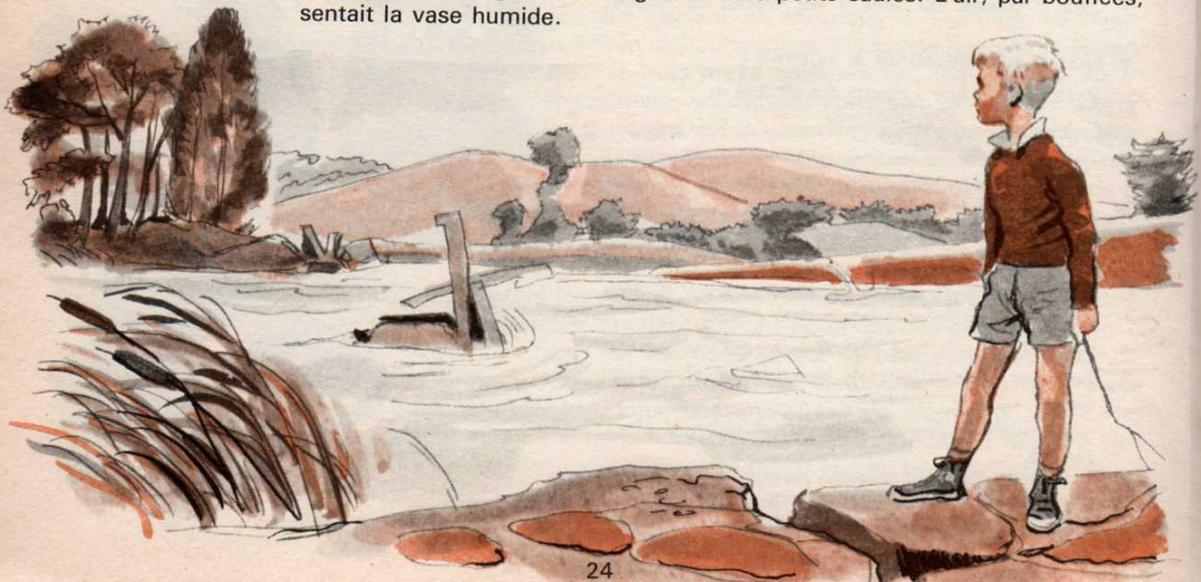
gras : humide.

1. Je partis à travers les champs. Ah ! le cœur me battait ! Le printemps rayonnait dans toute sa splendeur. Et quand je poussai le portail donnant sur la prairie, mille parfums d'herbes, d'arbres, d'écorce fraîche me sautèrent au visage. Je courus sans me retourner jusqu'à un boqueteau*. Des abeilles y dansaient. Tout l'air, où flottaient les pollens*, vibra du frémissement de leurs ailes. Plus loin un verger d'amandiers n'était qu'une neige de fleurs où roucoulaient les premières palombes* de l'année nouvelle. J'étais enivré.

2. Les petits chemins m'attiraient sournoisement. « Viens ! que t'importent quelques pas de plus ? Le premier tournant n'est pas loin. Tu t'arrêteras devant l'aubépine. » Ces appels me faisaient perdre la tête. Une fois lancé sur ces sentes* qui serpentent entre deux haies chargées d'oiseaux et de baies bleues, pouvais-je m'arrêter ?

Plus j'allais et plus j'étais pris par la puissance du chemin. A mesure que j'avançais, il devenait sauvage.

Les cultures disparaissaient, le terrain se faisait plus gras*, et, çà et là, poussaient de longues herbes grises ou de petits saules. L'air, par bouffées, sentait la vase humide.



3. Tout à coup, devant moi se leva une digue*. C'était un haut remblai de terre couronné de peupliers. Je le gravis et je découvris la rivière.

Elle était large et coulait vers l'ouest. Gonflées par la fonte des neiges, ses eaux puissantes descendaient en entraînant des arbres. Elles étaient lourdes et grises, et, parfois, sans raison, de grands tourbillons s'y formaient... Quand elles rencontraient un obstacle à leur course, elles grondaient. Sur cinq cents mètres de largeur, leur masse énorme, d'un seul bloc, s'avancait vers la rive. Au milieu, un courant plus sauvage glissait... Il me parut si terrible que je frissonnai.

4. En aval, divisant le flot, s'élevait une île. Des berges abruptes* couvertes de saulaies épaisses en rendaient l'approche difficile. C'était une île vaste où poussaient en abondance des bouleaux et des peupliers. A sa pointe venaient s'échouer les troncs d'arbres que la rivière charriait.

Quand je ramenai mes regards vers le rivage, je m'aperçus que, juste à mes pieds, sous la digue, une petite anse abritait une plage de sable fin. Là, les eaux s'apaisaient. C'était un point mort. J'y descendis. Des troènes*, des osiers géants et des aulnes* formaient une voûte au-dessus de ce refuge.

Dans la pénombre*, mille insectes bourdonnaient.

5. Sur le sable, on voyait des traces de pieds nus. Elles s'en allaient de l'eau vers la digue. Les empreintes étaient larges, puissantes. Elles avaient une allure animale. J'eus peur. Le lieu était solitaire, sauvage. On entendait gronder les eaux.

Qui hantait cette anse cachée, cette plage secrète? (à suivre)

abruptes: les berges de l'île étaient verticales comme des falaises, sans en avoir la hauteur.

troène: arbuste à fleurs blanches.

aulne: arbre qui pousse au bord des eaux.

● **NOUS UTILISONS NOTRE LEXIQUE :**

boqueteau – digue – pénombre – hantait.

● **NOUS COMPRENONS LE TEXTE :**

1. Relevez dans les nos 1 et 2 les passages qui nous font deviner les hésitations de l'enfant.

2. Comprenez-vous pourquoi Pascalet dit: «J'étais enivré.» Qu'est-ce qui l'enivre? A-t-il eu raison de pousser le portail donnant sur la prairie?

3. L'enfant a envie de découvrir un monde qu'il ignore. Comprenez-vous ce désir? Quand l'avez-vous éprouvé vous-même?

N'avez-vous pas rêvé de grandes explorations après la lecture de certains livres? Dites quels livres et quelles explorations.

4. Qu'auriez-vous fait à sa place? Pourquoi? Il vous est peut-être arrivé pareille aventure? Si oui, racontez-la sincèrement et simplement.

● **NOUS UTILISONS NOTRE DICTIONNAIRE :**

a) **enivré**. Copiez les définitions, soulignez celle qui convient au texte et précisez si le mot est employé ici au sens propre ou au sens figuré.

b) **baie**. Trois mots s'écrivent ainsi. Copiez-les avec leur définition mais ayez soin de mettre en premier celle qui correspond au texte.

● **NOUS APPRENNONS A ECRIRE :**

a) Vous apprendrez, comme une récitation, le n° 1, ou au moins les 4 premières lignes.

Vous les copierez sur votre cahier après avoir refermé votre livre.

(Votre maître fera réciter certains d'entre vous).

b) Employez convenablement **moins** ou **plus** dans les phrases ci-dessous:

– ... les petits chemins m'attiraient et ... je pensais à ce que m'avaient défendu mes parents.

– ... les neiges fondaient et ... les eaux étaient puissantes.

– ... il y avait d'arbres et ... il y avait d'ombre.

L'île mystérieuse

L'enfant découvre une barque, la détache, et le courant l'emporte jusqu'à l'île. Il arrive sur une plage, mais, se sentant perdu, se met à pleurer.

soûl : s'écrit aussi **saoul**, de toute façon prononcez **sou**. Pascalet avait pleuré autant qu'il pouvait.

1. Lorsque j'eus pleuré tout mon soûl^{*}, je compris seulement quelle était ma situation. Deux cents mètres d'eau profonde me séparaient de mon rivage, le rivage des terres habitées. Là fument les bonnes maisons maternelles. A deux kilomètres plus loin, sous un bouquet de pins et de platanes, la mienne, dans ce bleu matin, devait mettre son fil de fumée sur le ciel...

C'est alors que la brise douce rabattit vers moi une odeur aigrelette de bois brûlé. Le souvenir de ce foyer, dont j'avais, par deux fois, remarqué la fumée entre les arbres, me revint à l'esprit.

« Il faut voir ça », me dis-je.

Et je me faufilai sous les buissons. J'arrivai à l'orée^{*} d'une clairière.

2. Au milieu de cette clairière se dressait une hutte. Largement arrondie, elle montait en pain de sucre. Un sac pendait devant la porte.

Sur la terre battue, on avait disposé trois pierres. Là, brûlait un peu de feu. La fumée qui s'en élevait léchait une grosse marmite, toute noire, sorte de créature étrange, avec deux petites oreilles et une panse^{*} rebondie.

Une fillette accroupie devant le foyer attisait le feu avec un bâton. Un chat noir sommeillait devant la hutte. Quelques poules picoriaient.

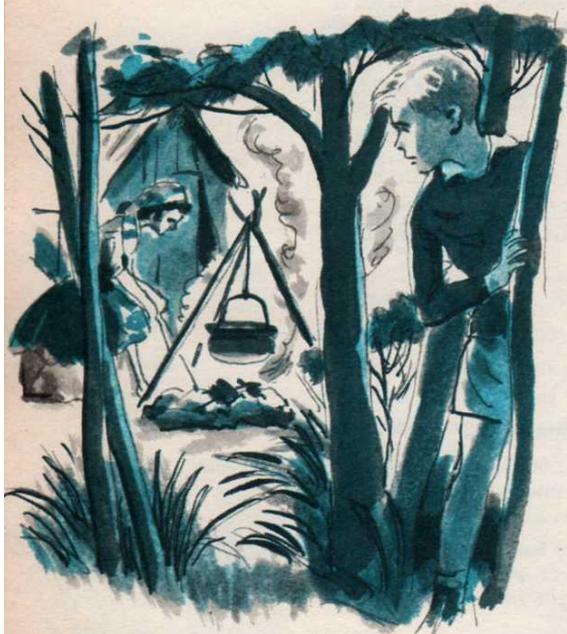
Qui étaient les gens assez misérables pour habiter dans cette cabane de branches ?

3. La petite fille était en haillons^{*}. Des yeux noirs, une peau bistrée^{*}. Quelle étrange créature !

Elle portait de gros anneaux de cuivre aux oreilles. Parfois, elle chantonnait à voix basse. Un âne errait^{*} nonchalamment dans la clairière. Au-delà de la hutte, sous un arbre, on entrevoyait vaguement une énorme masse brune. Cette masse m'inquiéta. Je ne pus l'identifier^{*}, car elle se trouvait trop loin de moi ; elle demeurait immobile. Était-ce un animal ?

4. Une vieille femme sortit de la cabane. Elle était maigre et farouche^{*}. Saisissant un coq par le cou, elle l'égorgea sur le feu, en poussant des glapissements sauvages.

La masse brune se souleva, grogna, se mit sur quatre grosses pattes et



haillons : vêtements en lambeaux, déchirés.

bistrée : la peau de la petite fille était d'une couleur brun-noirâtre.

errer : aller sans but précis.

l'ours — car c'était là un ours — s'approcha du feu en se dandinant*. Arrivé près de la marmite, il huma l'air, le museau levé dans ma direction. Je m'enfuis.

Je courus d'une traite jusqu'à la pointe de l'île, et j'y cherchai une bonne cachette. A peine y étais-je installé que l'eau clapota. Je regardai craintivement. Une barque venait de la rive vers l'île. Quatre hommes la montaient. Quatre grands diables, secs et noirs. Des Bohémiens ! Cette fois j'étais bien perdu, vraiment perdu !...

5. Ils accostèrent, puis poussèrent leur embarcation sous des broussailles pour la cacher. Ils en tirèrent un enfant. C'était un garçon de mon âge. On l'avait ligoté. Un des hommes le souleva et le chargea sur ses épaules. Je vis bien son visage. Il était basané* comme ceux de ses ravisseurs, et tout aussi sauvage. Mais rien n'y trahissait l'effroi*. Les yeux clos, la bouche serrée, l'enfant semblait de pierre. On l'emporta. Les quatre hommes disparurent sous les arbres.

J'étais seul.

(à suivre)



basané : même sens que bistré.

l'effroi : une peur très vive, qui glace.

● NOUS UTILISONS NOTRE LEXIQUE :

orée — panse — identifier — farouche — se dandiner.

● NOUS COMPRENONS LE TEXTE :

1. Pourquoi Pascalet ne savait-il pas que le courant allait l'emporter? Pourquoi ne retourne-t-il pas au rivage?
2. Que découvre l'enfant au milieu de l'île? Les gens qui y habitent sont-ils des campeurs? Trouvez les nombreuses différences qu'il y a entre ces gens et des campeurs.
3. Que peuvent bien faire ces gens d'un âne et d'un ours? Réfléchissez bien, comment gagnent-ils leur vie?
4. Pourquoi Pascalet a-t-il tout de suite peur de ces gens? Comment les appelle-t-il? A quoi les a-t-il reconnus?
5. A-t-il raison de se cacher? Que ramènent les quatre hommes dans la barque? Imaginez ce qu'ils pourraient faire à Pascalet s'ils le découvraient.

● NOUS APPRENNONS A ECRIRE :

a) *La petite fille était en haillons. Des yeux noirs, une peau bistrée. Quelle étrange créature!*

Qu'ont de particulier les 2^e et 3^e phrases du passage ci-dessus?

Recopiez-les, ainsi que les deux phrases construites de la même façon que vous trouverez dans le n° 4.

b) «*Qui étaient les gens assez misérables pour habiter dans cette cabane de branches?*»

Pascalet s'interroge. Remarquez la construction particulière de cette phrase interrogative.

Modifiez de même les phrases ci-dessous. (Attention il faudra changer des mots, en ajouter parfois et ne pas oublier le point d'interrogation).

— *Une vieille femme égorgeait un coq en poussant des glapissements sauvages.*

— *Voilà quatre grands diables assez méchants pour ligoter cruellement un enfant.*

c) Construisez une phrase semblable sur ce garçon (voir à la fin du n° 5, la phrase: *Les yeux clos...*).



sorcière : on a longtemps cru que les Bohémiens avaient des pouvoirs extraordinaires grâce à des rapports avec le diable et l'enfer.

infernal : qui a le caractère de l'enfer. Cet adjectif est employé pour renforcer l'impression déjà indiquée par le mot sorcière.

derechef : de nouveau.

L'enfant prisonnier

Le soir venu, Pascalet s'approche à nouveau du camp des Bohémiens et observe...

1. Accroupie devant le feu, se tenait la vieille sorcière[•]. La fillette tisonnait.

La vieille, une louche à la main, remuait lentement dans le chaudron, je ne sais quelle infernale[•] nourriture. Le chien, assis sur son derrière, regardait fixement la vieille et humait^{*} les vapeurs. Il avait les oreilles pointues. L'ours errait librement dans la clairière. Comme le vent venait du campement vers moi, les bêtes ne pouvaient déceler^{*} mon odeur.

Trois hommes, assis sur le sol, mangeaient, non loin du feu. Le quatrième était debout. Il tenait un fouet.

A un poteau, par les pieds, par les bras, on avait attaché l'enfant.

L'homme venait de le fouetter. La lanière du fouet avait marqué son dos, nu jusqu'à la ceinture. On voyait sur ce dos de bronze, trois longues raies noires de sang, quand la flamme s'élevait.

2. L'homme adressa des paroles violentes à l'enfant. Je ne les compris pas. Il parlait une langue bizarre.

L'enfant, loin de trembler, répondit à son bourreau avec une telle colère que l'autre, derechef[•], le fustigea^{*}.

La lanière sifflante cingla la peau. L'enfant se tut.

C'était un bel enfant, robuste, plus grand que moi, plus fort aussi, un petit Bohémien sans doute. Sous le fouet, il serrait les lèvres et ses yeux se fermaient de douleur, mais il ne gémissait pas.

3. L'homme, à regret, abandonna l'enfant et alla manger. Puis lui et ses trois compagnons s'éloignèrent du feu et entrèrent dans la cabane pour y dormir. La vieille se leva et se retira à son tour. Il ne resta plus dans la clairière que le chien, l'ours et la fillette. L'enfant attaché au poteau n'avait plus ouvert les yeux.

L'ours s'approcha de lui, le flaira. L'enfant demeura immobile. L'ours se coucha presque à ses pieds, et ne bougea plus. Le chien partit dans les bois pour chasser.

La fillette s'allongea devant le feu et bientôt s'endormit.

4. Alors l'enfant souleva la tête et ouvrit les yeux. D'un regard lent il fit le tour de la clairière. Ce regard vint vers moi et, quand il passa sur mes yeux, un frémissement m'agita. Pourtant il n'avait pu me voir. J'étais enfoui sous les branches et les feuilles, mais j'en fus troublé.

Une folle idée prit ma tête: «Ah! pensai-je, il faudrait ramper jusqu'au poteau et délier les cordes.» Je n'en avais pas le courage.

Le camp, à peine assoupi, était là, avec sa sorcière, son ours, ses quatre hommes cruels, et cette fillette qu'un rien pouvait éveiller brusquement.

5. Comment fis-je pour l'oublier?... Je sortis de mon buisson et m'avançai d'un pas dans la clairière.

Alors l'enfant me vit. La flamme m'éclairait en plein. Il me vit, mais ne broncha pas. Ses yeux brillaient, ses dents de loup luisaient entre ses lèvres retroussées, et il me regardait venir vers lui, comme un fantôme, sans manifester la moindre émotion. (à suivre)

ne broncha pas: ne bougea pas, ne dit rien.

fantôme: image d'un mort qui apparaît de façon surnaturelle. Pascalet sortant de l'ombre des arbres et de la nuit apparaissait, éclairé par le feu, comme un fantôme.



● **NOUS UTILISONS NOTRE LEXIQUE :**

humer — déceler — fustiger.

● **NOUS COMPRENONS LE TEXTE :**

1. Quel traitement fait-on subir à l'enfant prisonnier? Qu'en pensez-vous?
2. Que font les autres personnes pendant ce temps-là? Ces brutalités doivent être naturelles chez ces gens. Expliquez.
3. Croyez-vous que les hommes obtiendront de lui ce qu'ils veulent en le frappant?
4. Pour quelles raisons les Bohémiens ne surveillent-ils pas leur prisonnier pendant la nuit?
5. Pascalet a une idée généreuse. Laquelle? Aura-t-il assez de courage pour la réaliser? Enumérez toutes les difficultés.

● **NOUS APPRENNONS A ECRIRE :**

- a) Je résume l'histoire en quelques lignes:
- Le petit Bohémien était attaché...
 - L'un des hommes...
 - Mais l'enfant...
 - Quand le camp fut endormi, Pascalet...

b) **A un poteau, par les pieds, par les bras, on avait attaché l'enfant.**

Remarquez la place de tous les compléments circonstanciels en tête de la phrase, qui devient ainsi plus pittoresque.

Récrivez selon ce modèle les phrases suivantes:

- La sorcière, une louche à la main, très lentement, remuait une infernale nourriture.
- Le chien fixait la vieille, assis sur son derrière, humant les vapeurs.
- Trois hommes, assis sur le sol, mangeaient, non loin du feu.



La délivrance

inextricable : que l'on ne peut dénouer, ou démêler.

1. Arrivé au poteau, je portai ma main sur la corde pour la dénouer. Mais les nœuds étaient durs, serrés, inextricables*.

« Il y a un couteau près du chaudron, me chuchota l'enfant. Je m'appelle Gatzo. »

Mais près du chaudron dormait la fillette.

« Elle va s'éveiller, répondis-je, déjà tremblant.

— Ah ! tu as peur ?... » murmura le prisonnier.

Et il baissa la tête. Sa douleur me bouleversa. Je le quittai et allai vers le feu. Je marchais légèrement, comme en songe.

sa main crispée : la fillette avait fermé la main sur le manche du couteau, et le tenait très serré.

2. Le couteau se trouvait par terre, mais, par hasard, en s'endormant, la fillette avait mis dessus sa main crispée*.

Je pris cette main, écartai doucement les doigts, retirai le couteau.

La fillette entrouvrit les yeux et me regarda.

« Oh ! soupira-t-elle, je rêve... »

Elle porta la main à son visage et, effrayée par sa vision, me tourna le dos. Le sommeil la reprit.

nocturne : qui chasse la nuit. Le contraire est diurne.

3. Je revins au poteau. Déjà les cordes qui serraient les bras étaient tranchées. Un oiseau nocturne* gémit. L'ours s'éveilla.

Etonné de me voir, il se dressa, tout d'une pièce et, en grognant, tendit vers moi son énorme museau.

« Ne crains rien, me dit l'enfant, je sais lui parler. »

Il dit : « *Agalaoû, Agalaoû, Recschah, Arazadoulce !...* »

Sa voix, en prononçant ces mots, se fit, de gutturale*, caressante. L'ours s'apaisa. Il se remit en boule, soupira d'un air résigné, et se rendormit. Je tranchai les derniers liens.

Nous nous éloignâmes du campement.

Pas de lune. Il faisait tellement sombre que, sans mon compagnon, je me serais perdu vingt fois. Mais lui, se dirigeait dans l'ombre avec des yeux de chat étincelants, et il me tenait par la main.

«Où nous mènes-tu ? demandai-je.

— A la barque», me souffla-t-il.

Nous y arrivâmes bientôt. Mais j'avouai ma peur :

«Nous allons nous noyer, certainement, le courant est terrible.

— Ils nous tueront, si nous restons ici, me répondit-il vivement. Ne crains rien. Je connais l'eau.»

Nous tirâmes péniblement la barque du buisson où l'avaient cachée les Bohémiens.

J'embarquai. Gatzto entra dans l'eau, poussa. J'admirai sa force. Mais le courant nous ayant pris, il grimpa à bord.

«Tiens-toi à l'avant, me dit-il. Moi, je vais gouverner *.»

Il plaça une rame en poupe * et gouverna. Un remous lentement nous écarta de l'île. Elle m'apparut alors, colossale * et sombre, avec ses arbres gigantesques, au milieu de ces grandes eaux en mouvement.

L'île, peu à peu, s'enfonça dans les ténèbres *.

«Où allons-nous ?» demandai-je timidement.

Gatzto ne me répondit pas. A peine pouvais-je le voir. Mais à son souffle, à ses *ahan*, je devinais qu'il pesait de toutes ses forces sur la rame. Car la rivière était puissante et ne se laissait pas naviguer sans effort. (à suivre)

gouverner : diriger le bateau.

colossal, gigantesque : très grand, de dimensions extraordinaires.

● **NOUS UTILISONS NOTRE LEXIQUE :**

guttural — poupe — ténèbres.

● **NOUS COMPRENONS LE TEXTE :**

1. Relevez tous les détails qui prouvent à nouveau que Gatzto n'est pas un enfant ordinaire.

2. Pascalet, habitué à une vie tranquille dans une confortable maison, est plus sensible à la peur, mais chaque fois que c'est nécessaire il trouve assez de courage pour la vaincre.

Relevez dans quelles circonstances il fait preuve de beaucoup de courage.

3. Comment expliquez-vous que Gatzto sache parler à l'ours ? Nous aurions pu déjà nous étonner qu'aucun des animaux ne se soit irrité de sa présence dans le camp. N'avez-vous pas remarqué aussi qu'il se dirige avec sûreté dans l'île, malgré les ténèbres ?

Qu'en concluez-vous ?

● **NOUS APPRENNONS A ECRIRE :**

a) «Où nous mènes-tu ?

— A la barque.»

Remarquez cette réponse courte qui traduit les préoccupations de Gatzto et son désir de faire vite.

Répondez de même aux questions suivantes :

«Que faut-il pour couper les liens ?

— »

«Comment allons-nous traverser l'eau ?

— »

«Où dois-je me tenir dans cette barque ?

— »

b) «Ah ! tu as peur ?» murmura le prisonnier.

Il aurait pu dire :

«As-tu peur ?»

«Est-ce que tu as peur ?»

«Tu n'as pas peur ?»

«N'as-tu pas un peu peur ?»

Mettez chacune des questions suivantes sous quatre autres formes différentes :

«Elle va s'éveiller ?»

«Sais-tu lui parler ?»

Deux jeunes explorateurs

eaux dormantes.
bras mort : endroit de la rivière où il n'y a pas de courant.

aquatique : qui vit dans l'eau.

1. C'est alors que commença le temps des eaux dormantes*. Nous vécûmes dix jours cachés dans un bras mort* de la rivière. «Là, affirmait Gatzto, nous serons quelque temps en sûreté, plus tard, on verra.»

Ce bras mort s'enfonçait du côté de la rive gauche (à l'opposé de ma rive natale) profondément dans les terres basses. Nous étions séparés de leur rivage par d'inextricables fourrés de plantes aquatiques*. Elles nous cachaient.



subsister : vivre encore, continuer à vivre.

armée : équipée, munie.

étanche : l'eau ne passait pas à travers les planches de la coque.

mouiller : s'arrêter. Un navire qui mouille fixe son ancre au fond de la mer.

2. Le premier jour passé dans le bras mort fut beau. Je n'en ai jamais connu de pareil. Il est le plus beau de ma vie. Tout d'abord on explora la barque. Elle révéla des trésors. Deux coffres pleins. L'un à l'avant. Il contenait des engins de pêche : crins, flotteurs, hameçons, lignes, nasses*... L'autre, à l'arrière. Il était bourré de provisions. On les avait placées dans des boîtes de fer, à l'abri de l'humidité.

«Souvent, les hommes allaient loin de l'île, m'apprit Gatzto... Sans pouvoir se ravitailler. Voilà pourquoi...»

J'aurais voulu en savoir plus long, mais Gatzto s'en tint là de sa confiance*.

3. La découverte de ces vivres nous emplit de joie. Il y avait là, du café, du sucre, un tonnelet plein de farine, des légumes secs, des épices, une fiasque* d'huile, que sais-je?... En somme de quoi subsister* pendant plus d'une semaine.

Pour la barque, elle était armée* de quatre rames.

La coque en bon état paraissait tout à fait étanche*. La peinture tenait bon. Sur le dos du coffre de proue* on avait encastré une rose des vents* en cuivre. Elle nous émerveilla. Car elle avait trente-deux pointes et portait seize noms de vents, tous plus beaux les uns que les autres : *Labé, Gregali, Tramontane...*

«Déplaçons-nous», dit Gatzto.

On mouilla* au milieu de trois îlots touffus. L'un d'eux faiblement émergeait*. Le sol, de vase desséchée, en était assez dur.

Il y poussait de longues herbes, quelques arbustes et, sur les bords, de beaux plants d'écuelle d'eau*.

«C'est là que sera notre feu, décida Gatzo. Il y a du bois mort. Creusons un four.»

On le creusa. Gatzo découvrit deux galets, larges, plats. Nous fîmes un tas de bois mort et de brindilles.

«Et maintenant, pêchons notre dîner», ordonna Gatzo.

Il arma deux lignes. J'étais novice* dans l'art de pêcher. Il m'enseigna. Il prit quatre éperlans et une loche. Moi, un vairon.

5. Dès lors, nous menâmes une vie passionnante. Nous avions dans nos mains la nourriture! Quelle nourriture! Car ce n'était pas là un aliment banal*, acheté, préparé, offert par d'autres mains, mais notre nourriture à nous, celle que nous avons pêchée nous-mêmes, et qu'il nous fallait nettoyer, assaisonner, cuire nous-mêmes.

Jusqu'à ce jour, je ne connaissais pas le feu, le vrai feu, le feu de plein air. Je n'avais jamais vu que des feux apprivoisés, des feux captifs dans un fourneau, des feux obéissants, qui naissent d'une pauvre allumette. Mais là, en plein vent, au milieu des roseaux et des saules, notre feu fut vraiment le feu des camps primitifs*.

Bientôt, évidemment, Pascalet devra revenir chez lui et quitter Gatzo. Mais ce sera une séparation provisoire. Ils se retrouveront plus tard et deviendront pour toujours deux grands amis, deux frères.

D'après Henri BOSCO. *L'Enfant et la Rivière.*
© Editions Gallimard, tous droits réservés.

une écuelle d'eau:
terme local désignant
une plante aquatique
à larges feuilles

banal: ordinaire, à
l'usage de tout le
monde.

primitifs: le feu des
premiers hommes,
celui de la préhistoire.

● **NOUS UTILISONS NOTRE LEXIQUE :**

nasse — confidence — fiasque — proue — rose des vents — émerger — novice.

● **NOUS COMPRENONS LE TEXTE :**

1. Dans le n° 4, relevez les passages qui montrent :
— que les enfants vivent comme des primitifs, — que Gatzo est bien plus entraîné à cette vie que Pascalet.

2. Cette aventure s'est-elle continuée comme vous l'aviez prévu? En êtes-vous satisfait? Développez vos raisons.

3. Aimerez-vous vivre une pareille aventure? Vos parents vous y autoriseraient-ils? Pourriez-vous les laisser sans nouvelles de vous pendant de longs jours? Pourquoi?

4. Qu'espérez-vous faire un jour et qui ressemble à ce qu'ont vécu ensemble Gatzo et Pascalet?

Pourrez-vous prendre un sentier inconnu sans espérer secrètement que l'aventure est au bout?

● **NOUS UTILISONS NOTRE DICTIONNAIRE :**

barillet — armer — mouiller.

Copiez sur votre cahier les définitions de chacun de ces mots en ayant soin de mettre d'abord celle qui convient au texte. (Ce travail pourra être fait par groupes de 3).

● **NOUS APPRENNONS A ECRIRE :**

a) Rédigez une légende pour le dessin.

b) Répondez aux questions suivantes:

Où fait-on le vrai feu?

Que sont les autres feux?

Quel est le feu des cheminées d'autrefois?

c) Apprenez par cœur, puis recopiez sur votre cahier la 2^e partie du n° 5. Soulignez le mot *feu* qui est répété 9 fois.

d) Prenez comme modèle la dernière phrase du n° 5 et parlez:

— d'une hutte (de branchages),

— d'une pirogue (creusée dans un tronc d'arbre).